

Le centenaire de l'école de Joinville

SERA CÉLÉBRÉ CETTE SEMAINE

Au cours des cérémonies sera évoquée toute l'histoire du sport en France des « casse-pattes » de 1890 aux champions stagiaires d'après 1918

Par PIERRE JUNQUA

Lorsque Jean Giraudoux posa sa devinette célèbre : « Qui rattrape le cheval et ne s'essouffle pas ? Qui franchit les montagnes et ne glisse pas dans les abîmes ? Qui traverse les fleuves et ne se noie pas ? En France c'est un Korrigan... En Suède c'est un Suédois », l'auteur de Siegfried oublia les Joinvillais. Depuis 1852 ils savaient courir, sauter, nager sans effort et sans risque. Ce sont eux les premiers d'ailleurs qui apprirent aux Français à s'adonner aux exercices physiques et les ont préparés à la merveilleuse découverte du sport.

Dans quelques jours sera célébré le centenaire de leur école, qui fut pendant un siècle la plus renommée des universités d'éducation physique du monde. Mais quand M. Auriol rappellera le 6 juin, au cours de l'inauguration du Centre national d'éducation physique et des sports au camp de Saint-Maur les services rendus à la nation par Joinville et ses moniteurs, il en prononcera également l'oraison funèbre. Fermée en 1949, l'école est désormais remplacée par l'Institut national des sports qui continuera, n'en doutons pas, l'œuvre entreprise il y a cent ans.

Joinville vue par Pierre Loti

C'est en effet le 22 juin 1852 qu'une décision du ministre de la guerre chargeait le commandant d'Argy et Napoléon Laisné de créer à Joinville-le-Pont, dans la reude de la Faisanderie, une école de gymnastique. L'enseignement des exercices physiques dans les corps de troupe et les établissements militaires avait été élaboré six ans plus tôt, mais les maîtres manquaient. C'est pour en former que fut ouvert le centre de Joinville. Les cours étaient réservés à l'armée, et plus précisément à l'armée de terre. La marine n'y fut admise qu'en 1864.

Dix ans plus tard, Julien Viaud, aspirant de marine de 24 ans, y venait faire un stage de sept mois. Il devait ensuite, sous le nom de Pierre Loti, évoquer sa vie à la Faisanderie. « Tous les dimanches soir se renouvellement, écrit-il, le spectacle des Parisiens en partie fine qui courrent pour ne pas manquer le dernier train et être obligés de coucher à Joinville ; de notre balcon l'édifice Bayet en face de la gare, nous sommes merveilleusement placés pour nous moquer d'eux. Nous nous amusons même à bombarder les voyageurs les plus en retard avec les restes de notre dîner : coquilles d'œufs, etc. Ces gens se fâchent souvent et, partagés entre le désir de se venger et la crainte de laisser passer le train, ils se retournent pour nous montrer le poing puis se mettent à courir de plus belle, ce qui redouble notre joie. »

On ne s'ennuyait pas à Joinville à cette époque, mais dans le règlement de l'école n'était pas écrit qu'il ne fallait pas « réprimer avec trop de sévérité les éclats de gaieté et les éclats de plaisir auxquels il est heureux que les soldats se livrent pendant les exercices » ?

desse et grossièreté », il affirme que « la pratique de toutes les vertus sociales » est « le but principal de la gymnastique ». Elle est source de « bienfaisance » et d'altruisme. Elle est l'auxiliaire de l'éducation morale. En pratique, Amoros a dressé la liste de toute une série d'exercices : assouplissements, équilibre, développement musculaire, courses, sauts, lancers, grimper, barres parallèles, cheval d'arçon, etc., qui « doivent être exécutés de la façon la plus naturelle et aussi la plus utilitaire ».

Cet utilitarisme, qui restera une constante de la doctrine de Joinville, l'oblige à repousser la gymnastique scénique parce que sa méthode s'arrête, dit-il, où l'utilité cesse, où le funambulisme commence ».

Le prestige de l'école fut rapidement tel qu'en lui doit la création à partir de 1860 des premières sociétés françaises de gymnastique, dont le nombre et la valeur devaient aller grandissants puisque treize ans plus tard elles pouvaient se fédérer en une Union des sociétés de gymnastique de France.

Ces premiers « clubs » adoptèrent la doctrine de Joinville, accueillirent ses prévôts, inviteront ses moniteurs à leurs fêtes. L'éducation physique gagnait définitivement la partie en 1880 lorsque la loi du 27 janvier rendit la gymnastique obligatoire pour les garçons et les filles de six à treize ans.

Sports britanniques et gymnastique suédoise

A peu près à la même date, une double influence étrangère — britannique et suédoise — allait se faire sentir en France.

Les Anglais exportent en effet vers le continent deux jeux : le football et le rugby en même temps que l'idée de compétition et de record.

Les jeunes Français rompus dans les sociétés de gym' aux exercices physiques sont prêts à participer aux joutes athlétiques que leur proposent les insulaires, et les premiers « sportifs » sont d'anciens élèves des moniteurs joinvillais. A l'école même, les nouvelles disciplines ont des adeptes. En dépit des adjudants qui restent fidèles aux agrès, et aux barres parallèles, le football est pratiqué, hors de la Faisanderie, dès 1887.

LE PROGRAMME DES CÉRÉMONIES

MARDI 3 JUIN
Palais de Chaillot, à 20 h. 30, gala olympique : le sport de 1852 à nos jours.

VENDREDI 6 JUIN
Camp de Saint-Maur, à 15 h. 30 : inauguration du Centre national d'éducation physique et de sport, par M. Vincent

En 1906 le sport est enfin inscrit au programme. Deux ans plus tard, les moniteurs gagnent le championnat de France de rugby, et en 1913, au concours de l'athlète complet, sept titres sur huit reviennent à des champions qui sont passés par Joinville.

Les résultats obtenus par les Suédois grâce à une gymnastique « scientifique », basée sur des observations anatomiques et physiologiques, allaient avoir des répercussions profondes sur l'organisation de l'école.

L'Etat français avait envoyé à Stockholm vers 1880 des techniciens pour juger sur pièces des bienfaits de la méthode nordique qui se proposait de développer par des mouvements décomposés les différents groupes musculaires. Les enquêteurs revinrent, les uns enthousiastes, les autres plus réservés. De nouvelles règles d'enseignement furent toutefois établies : elles s'inspiraient en partie de la doctrine suédoise. Mais l'un des voyageurs, M. Georges Demeny, y releva, avec l'aide de M. Marey, dont il était le préparateur à l'Institut, des imperfections et des erreurs telles que fut décidée l'installation de laboratoires à Joinville même. M. Demeny fut nommé professeur de physiologie appliquée et dirigea les recherches. Sous son impulsion, des procédés nouveaux d'investigation et de contrôle furent mis au point. Bientôt il fut possible d'évaluer l'influence favorable ou permise d'un exercice sur l'organisme et procéder à un choix établi scientifiquement. Plus tard la chronophotographie et le cinéma au ralenti permirent de décomposer les mouvements et d'étudier le style des champions. Ainsi purent être dégagés les nouveaux principes de pédagogie sportive et créés de nouveaux mouvements soit éducatifs, soit correctifs.

De la conjonction des recherches empiriques sur le stade et des travaux de laboratoire est née la méthode française d'éducation physique dont le rayonnement est mondial.

Stages de champions

Conçue pour des soldats, cette méthode dut être vulgarisée parmi les civils : hommes et femmes, adultes ou enfants, à la demande des sociétés, des clubs ou même des services ministériels. Joinville fournit à tous des professeurs et des moniteurs, elle accueillit en stage des instituteurs et même des élèves de l'École normale supérieure.

Fermée pendant les deux premières années de la guerre 1914-1918, elle devait ouvrir à nouveau ses portes en 1916 pour rendre plus vigoureux et préparer à la rude vie du front les « récupérés » des classes mobilisables. En 1919 elle reçut, à l'occasion des jeux interalliés, tous les sportifs sous les drapeaux. Par la suite les meilleurs athlètes français de tous les sports y firent des stages. La liste des « invités » est longue. Citons quelques noms : Carpenter, Vermeulen, Chayrigues, Hughes, Rigoulot, Paul Nicolas, Guillemot, Michard, Ladoumègue, Taris... Parmi les anciens de Joinville figure également un ancien ministre, M. Adolphe Chéron, qui suivit les cours en 1892. On lui doit un poème de

Centre national d'éducation physique et des sports au camp de Saint-Maur les séances rendues à la nation par Joinville et ses successeurs. Il en prononça également l'ouverture festive. Fonda en 1868, l'école est devenue réputée par l'Institut national des sports qui continuera, n'en doutons pas, l'œuvre entreprise il y a cent ans.

Joinville vue par Pierre Loti

C'est en effet le 22 juin 1852 qu'une décision du ministre de la guerre chargeait le commandant d'Argy et Napoléon Laisné de créer à Joinville-le-Pont, dans la redoute de la Faisanderie, une école de gymnastique. L'enseignement des exercices physiques dans les corps de troupe et les établissements militaires avait été élaboré six ans plus tôt, mais les maîtres manquaient. C'est pour en former que fut ouvert le centre de Joinville. Les cours étaient réservés à l'armée, et plus précisément à l'armée de terre. La marine n'y fut admise qu'en 1864.

Dix ans plus tard, Julien Viaud, aspirant de marine de 24 ans, y venait faire un stage de sept mois. Il devait ensuite, sous le nom de Pierre Loti, évoquer sa vie à la Faisanderie. « Tous les dimanches soir se renouvelaient, écrit-il, le spectacle des Parisiens en partie fine qui couraient pour ne pas manquer le dernier train et être obligés de coucher à Joinville ; de notre balcon de l'hôtel Boyet en face de la gare, nous sommes merveilleusement placés pour nous moquer d'eux. Nous nous amusons même à bombarder les voyageurs les plus en retard avec les restes de notre dîner : coquilles d'œufs, etc. Ces gens se fâchent souvent et, partagés entre le désir de se venger et la crainte de laisser passer le train, ils se retournent pour nous montrer le poing puis se mettent à courir de plus belle, ce qui redouble notre joie. »

On ne s'ennuyait pas à Joinville à cette époque, mais dans le règlement de l'école n'était-il pas écrit qu'il ne fallait pas « réprimer avec trop de sévérité les éclats de gaieté et les éclats de plaisir auxquels il est heureux que les soldats se livrent pendant les exercices » ?

Ce règlement définissait le rôle de l'école : donner aux stagiaires des connaissances pédagogiques et les préparer à devenir moniteurs dans les corps de troupe, les écoles militaires ou à Joinville même, former des maîtres d'armes pour l'enseignement de l'escrime, étudier les différentes méthodes d'éducation physique et les expérimenter en vue de leur vulgarisation dans l'armée.

Pour mener à bien leur mission, les commandants devaient se référer à l'instruction de 1846 qui fut le premier catéchisme de Joinville et aussi la première charte officielle de l'éducation physique en France.

Elle avait été rédigée par une commission qui comprenait notamment, outre le général Aupick, les deux fondateurs de Joinville, d'Argy alors capitaine, et Napoléon Laisné, ainsi que leur maître, le colonel Amoros.

L'œuvre du colonel Amoros

Une bien curieuse figure de l'histoire sportive moderne que ce don Francisco Amoros y Ondeano. Né en 1770 en Espagne, colonel et directeur de l'Institut militaire de Madrid, il s'attache à la fortune de Joseph I^{er}, frère de Napoléon, et devient conseiller d'Etat. En 1814, au moment des revers, il quitte l'Espagne, vient s'installer à Paris, se fait naturaliser Français, et sur les conseils du maréchal Soult, qu'il avait connu à Madrid, poursuit l'œuvre commencée dans son pays : le développement des exercices physiques et leur intégration dans les programmes d'éducation. Son « Manuel de gymnastique et morale » fut répandu par les soins du ministère de l'instruction publique dans les écoles primaires et il reçut même un prix Montyon pour cet ouvrage. Repoussant tout ce qui est « ru-

re et démodé », il réussit à faire accepter ses idées à la commission à partir de 1846 des premières sociétés françaises de gymnastique, dont le nombre et la valeur devaient alors grandissantes puisque trois ans plus tard elles pourraient se réunir en une Union des sociétés de gymnastique de France.

Ces premiers « clubs » adoptèrent la doctrine de Joinville, accueillirent ses prévôts, invitaient ses moniteurs à leurs fêtes. L'éducation physique gagna définitivement la partie en 1860 lorsque la loi du 27 janvier rendit la gymnastique obligatoire pour les garçons et les filles de six à treize ans.

Sports britanniques et gymnastique suédoise

A peu près à la même date, une double influence étrangère — britannique et suédoise — allait se faire sentir en France.

Les Anglais exportent en effet vers le continent deux jeux : le football et le rugby en même temps que l'idée de compétition et de record.

Les jeunes Français rompus dans les sociétés de « gym » aux exercices physiques sont prêts à participer aux joutes athlétiques que leur proposent les insulaires, et les premiers « sportifs » sont d'anciens élèves des moniteurs joinvillais. À l'école même, les nouvelles disciplines ont des adeptes. En dépit des adjugants qui restent fidèles aux agressifs et aux barres parallèles, le football est pratiqué, hors de la Faisanderie, dès 1887.

LE PROGRAMME DES CÉRÉMONIES

MARDI 5 JUIN

Palais de Chaillot, à 20 h. 30, gala olympique : le sport de 1882 à nos jours.

VENDREDI 6 JUIN

Camp de Saint-Maur, à 15 h. 30 : inauguration du Centre national d'éducation physique et de sport, par M. Vincent Auriol. Reconstitution de la démonstration des moniteurs de l'école de Joinville.

SAMEDI 7 JUIN

Stade de Colombes, à 20 h. 30 : gala de gymnastique et d'escrime.

DIMANCHE 8 JUIN

Stade de Colombes, à 15 heures : réunion internationale d'athlétisme.

Stade nautique des Tourelles, à 15 heures : France-Yugoslavie de natation.

ables ; elles s'inspireront en partie de la doctrine suédoise. Mais l'un des précurseurs, M. Georges Domney, y retrouve avec l'aide de M. Marcy, dont il était le préparateur à l'Institut, des hypothèses et des erreurs telles que la décision l'installation de laboratoires à Joinville même. M. Domney fut nommé professeur de physiologie appliquée et dirigea les recherches. Sous son impulsion, des procédés nouveaux d'investigation et de contrôle furent mis au point. Bientôt il fut possible d'évaluer l'influence favorable ou pernicieuse d'un exercice sur l'organisme et procéder à un choix établi scientifiquement. Plus tard la chronophotographie et le cinéma au ralenti permirent de décomposer les mouvements et d'étudier le style des champions. Ainsi purent être dégagés les nouveaux principes de pédagogie sportive et créés de nouveaux mouvements soit éducatifs, soit correctifs.

De la conjonction des recherches empiriques sur le stade et des travaux de laboratoire est née la méthode française d'éducation physique dont le rayonnement est mondial.

Stages de champions

Conçue pour des soldats, cette méthode dut être vulgarisée parmi les civils : hommes et femmes, adultes ou enfants, à la demande des sociétés, des clubs ou même des services ministériels. Joinville fournit à tous des professeurs et des moniteurs, elle accueillit en stage des instituteurs et même des élèves de l'École normale supérieure.

Fermée pendant les deux premières années de la guerre 1914-1918, elle devait ouvrir à nouveau ses portes en 1916 pour rendre plus vigoureux et préparer à la rude vie du front les « récupérés » des classes mobilisables. En 1919 elle reçut, à l'occasion des jeux interalliés, tous les sportifs sous les drapeaux. Par la suite les meilleurs athlètes français de tous les sports y firent des stages. La liste des « champions » est longue, avec quelques noms : Campanini, Vialleton, Chayriguès, Hughes, Rigoulot, Paul Nicolas, Guillemot, Michard, Ladoumègue, Taris... Parmi les anciens de Joinville figure également un ancien ministre, M. Adolphe Chéron, qui suivit les cours en 1892. On lui doit un poème de style épique à la gloire de l'école et des moniteurs, qu'on appelait à l'époque des « casse-pattes », parce qu'ils ne voulaient connaître que la gymnastique aux agrès et à la barre fixe ainsi que la boxe française, la course et le bâton !

Ce sont les anciens de Joinville, Casse-pattes et pique-boyaux
Mieux tremplés qu'un bouillant Achille,
Ce sont les anciens de Joinville.
Moniteurs de force virile,
Maitres-Preaux des combats loyaux,
Ce sont les anciens de Joinville,
Casse-pattes et pique-boyaux.

OFFICIERS MINISTÉRIELS et ventes par adjudications

Vente au PALAIS DE JUSTICE à PARIS le MERCREDI 18 JUIN 1952, à 14 heures

HOTEL PARTICULIER

A PARIS (16^e arrondissement)

40, avenue de New-York et 19 bis, rue Fresnel

Contenance : 649 mètres carrés 91

LIBRE DE LOCATION

MISE A PRIX : 30.000.000 de Francs

S'adresser à M^e BRILLATZ, avoué à Paris, 248, rue Saint-Honoré; M^e Lefèvre, avoué à Paris; M^e Bufour et Thibierge, notaire à Paris.

Adr. Ch. Not. Paris, 24 juin, 14 h. NEUF APPARTEMENTS, 2 locaux et 4 chambres : 46, av. Président-Wilson ; 28, boulevard Rapin ; 39, r. de Dunkerque, et 46, quai Henri-IV. Mises à prix : 760.000 ; 140.000 ; 140.000 ; 140.000 ; 80.000 ; 40.000 ; 740.000 ; 800.000 ; 720.000 ; 1.260.000 ; 1.080.000 ; 45.000 ; 1.360.000 ; 1.300.000 ; 1.620.000. — S'adr. M^e R. DAUCET

VENTE PALAIS JUSTICE PARIS, le 11 juillet 1952,
à 14 h.

IMMEUBLE DE RAPPORT

6, rue DOCTEUR CALMETTE
(anc. rue Gobert). Mise à prix 1.500.000 francs